La voix/e de la femme émergente à travers les relations interlocutives

Elena Țăpurluie (Odjo)

Université de Craiova (Roumanie), école doctorale « Alexandru Piru »

elena27t@yahoo.fr

Résumé : Un regard sur le continent africain et sur le discours littéraire tenu par les écrivains francophones, dans ce cas, Calixthe Beyala, ne peut s'empêcher de constater dès le début la diversité et les contrastes. D'abord dans le thème des œuvres littéraires, ensuite dans la manière de construction de la diversité, ce qui permet de souligner les contrastes. Inspirée par Patrick Charaudeau, Catherine Kerbrat-Orecchioni et Robert Vion, nous construisons une grille d'analyse sur l'identité sociale et discursive du sujet parlant, et dégageons les formules d'adresse, les modes verbaux, les marques de l'intention, les verbes utilisés pour décrire l'acte de parler à un autre. Le but est de constater comment le discours *montre* par ses moyens les rapports Homme / Femme, le rapport des places (subjectives, énonciatives) dans un espace interactif dont le positionnement des partenaires de dialogue est interchangeable.

Mots-clés : espace discursif, identité discursive, relations interlocutives, rapport de places.

La perspective que nous proposons est ancrée dans le discours littéraire et se fonde sur l'analyse du discours. Notre recherche concerne les écrivains translingues ou « venus d'ailleurs », ou les « exilés du langage [1] », les écrivains étrangers d'expression française, notamment ceux qui ont réalisé dans leur vie réelle « un passage » du pays d'origine vers un pays d'adoption de langue française mais aussi un déplacement linguistique de longue date : celui qui leur a permis d'incorporer culturellement la langue d'adoption et d'en faire la langue de leur expression artistique. Ce qui résulte de leur travail, l'œuvre présentée au public, a un support discursif qui doit, à nos yeux, permettre de dégager les traces de ce passage. Ces traces sont sûrement perceptibles à plusieurs niveaux, dont celui des échanges des personnages qui semble bien marqué. Partant de

1. Voir Anne-Rosine Delbart, *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs* (1919-2000), Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2005.

la constatation que les relations sociales et les relations interlocutives sont en rapport permanent, comme l'affirme Robert Vion, nous considérons avec ce dernier que [2] :

> En fonction du postulat selon lequel les interlocuteurs laissent des traces de leur présence et de leurs activités au sein des messages qu'ils échangent (théories de l'énonciation) les sujets sont amenés à construire un ordre qui n'est ni isomorphe, ni subordonné à celui impliqué par la relation sociale. Ces deux ordres ne sont cependant pas autonomes : ils dépendent l'un de l'autre sans jamais se trouver, l'un vis-à-vis de l'autre, dans une relation unidirectionnelle de subordination.

Les interactions visées par nous sont des formes de dialogue inséré dans le discours littéraire, avec une insistance particulière sur la voix de la femme émergente dans la conversation. Le but est de constater comment le discours *montre* par ses moyens les rapports Homme / Femme, le rapport des places (subjectives, énonciatives) dans un espace interactif dont le positionnement des partenaires de dialogue est interchangeable. Pour parler de « cadre », d'« espaces » et d'un « tissu discursif mis en place [3] » (*ibid.*, 182), nous partons de l'idée que les sujets se rencontrent dans un cadre social et institutionnel et que cette rencontre les réunit. En associant cette rencontre à un ou plusieurs types d'interactions, ils peuvent donner du sens à leurs activités et aux énoncés échangés.

Comme nous pouvons le voir, le discours est un terme qui trouve sa place entre la réalité et le langage ; il n'est pas neutre et il possède sa propre véracité. Il représente une articulation de plusieurs aspects qui sont autonomes : le souvenir des énoncés passés que le discours présent réactualise, la position qu'il occupe vis-à-vis d'eux, les particularités de la situation présente, l'espace (où ? quand a-t-il était prononcé ? quels étaient les protagonistes ?. . .) et la part de l'imagination et de la représentation propre au langage. De fait, ce qui se dit à un moment donné est un compromis entre ce que le sujet parlant voudrait dire et ce qui peut être dit.

La notion de rapport de places s'articule autour de plusieurs critères : la nature de la situation de communication, les types de texte ou d'interactions qu'ils mobilisent, la nature de la relation sociale qui s'engage entre les interlocuteurs, les places discursives qu'ils occupent dans l'interlocution. Il est évident que l'analyse d'une interaction demande d'abord de déterminer le type dont elle dépend. À l'intérieur d'un cadre interactif donné, toute interaction met en œuvre un ensemble de types subordonnés (les modules) qui peuvent se succéder ou s'emboîter. Nous présentons le terme d'espace interactif comme un marivaudage que deux ou plusieurs sujets qui communiquent créent, une relation qui combine cinq types de places différentes : les places institutionnelles, les places modulaires, les places subjectives, les places textuelles et les places énonciatives, selon R. Vion. Toutefois, nous allons nous pencher particulièrement sur les places subjectives et énonciatives.

2. Voir l'article de Robert Vion, « Analyse des interactions verbales », Francine Cicurel et Eliane Blondel, *La construction interactive des discours de la classe de langue*, Presse de la Sorbonne-Nouvelle, 1996, p. 19.

3. Voir l'article de Robert Vion, « La gestion pluridimensionnelle du dialogue », *Cahier de linguistique française 17*, 1995, p. 182.

Au niveau textuel écrit, la présence d'une séquence narrative à l'intérieur d'un dialogue va demander l'apparition de certaines dispositions spatiales, de signes indiquant « les tours de parole », des verbalisations différentes et des faits prosodiques. Avec les places subjectives, nous sommes en présence des images des acteurs eux-mêmes, recomposées par ce qu'ils disent et par la manière qu'ils ont de le dire. À ce niveau les sujets cherchent à amadouer, à impressionner, à séduire, à créer des images en opposition et à avoir une image stable. Les places énonciatives « concernent la manière dont le locuteur construit des énonciateurs dans son propre discours et procède ainsi à une mise en scène de lui comme des "autres[4]" ». Il s'agit des places très fines qui traitent le mode d'implication du sujet vis-à-vis de son dire (« Je suis là pour comment parler ? »), du type de relation établie vis-à-vis de son partenaire, la modulation, les interactions verbales. Elle correspond à un double enjeu de « crédibilité » et de « captation » qui porte sur la nécessité du sujet parlant d'être cru, soit par rapport à ce qu'il dit, soit par rapport à ce qu'il pense réellement, c'est-à-dire sa sincérité. Le sujet parlant doit défendre une image de lui-même qui le conduit à répondre à la question : « Comment puis-je être pris au sérieux ? » en adoptant plusieurs attitudes discursives : de neutralité, de distanciation, d'engagement.

Le roman *Amours sauvages* de Calixthe Beyala est une chronique qui mélange l'humour et la tristesse, où le souvenir des traditions ancestrales, d'une jeune femme arrivée à Paris provenant du Cameroun, et le souhait de s'adapter au pays étranger, soulève les difficultés d'intégration. L'hétérogénéité de ces personnages est indéniable et leur émergence s'appuie toutefois sur une culture diasporique. La solidarité qui les unit loin du pays natal est également visible dans le roman. De même, au-delà de l'origine de l'écrivaine, la situation d'une race écrasée par l'histoire et qui tente de se relever semble l'élément fondamental qu'elle partage et qui détermine la posture dans l'espace social et politique. La sexualité dans *Amours sauvages* contribue de façon décisive à l'affirmation des aspirations liées à la féminité des personnages. Elle permet ici de voir le personnage féminin passer du statut d'objet, à celui de sujet. La voie du personnage féminin dans ce roman est marquée sexuellement, le corps subit des transformations différentes mais qui, grâce à son charme et à sa séduction, s'inscrit dans la catégorie des femmes de pouvoir.

1 Places subjectives

Ces places sont les plus directement liées à la dynamique de l'échange. Prenons ici comme référence trois séquences pour illustrer les places subjectives, à trois moments différents.

> [...] Elle me regarda de ses yeux gentils tandis que j'allais décrocher : c'était Pléthore. Mes mains se crispèrent sur le combiné.
>
> **1 (L1)** — Bonjour chérie. (Silence.) Tu vas bien, mon amour ? (Grand silence.) Je suis en rase campagne. (Bruit de voiture.) Ici, c'est encore le printemps. C'est très très vert et le soleil fait étinceler l'ardoise des toits. (Des motos passent en pétaradant.) Il y a des champs de fleurs partout

4. Voir l'article de Robert Vion, « La gestion pluridimensionnelle du dialogue », *Cahier de linguistique française* 17, 1995, p. 186.

et des chèvres avec d'énormes cornes éparpillées sur de vastes étendues. (Klaxon de voiture !) J'ai voulu partager ce moment avec toi. (Klaxon !)

2 (L2) Je lui raccrochai au nez [...].

(*Ibid.*, 91-92.)

La première séquence marque l'interaction entre Ève-Marie et Pléthore après son infidélité. Comme nous savons, au cours d'une interaction le flux verbal subit des interruptions d'une durée variable. La conversation téléphonique est un type d'interaction qui ne met pas en jeu le regard, la mimique et les gestes, mais où tout est centré sur le verbal et le paraverbal. La séquence d'ouverture débute par une formule de salutation « bonjour » et des noms d'adresse très gentils « chérie », « mon amour », à valeur d'amadouage, la reconnaissance par la présence auditive de l'interlocuteur, suivie d'une demande d'information sur l'état du destinataire. L'organisation des tours de parole est centrée sur l'intervention de L1 qui, du point de vue quantitatif, domine la conversation. Au niveau de l'organisation structurale de l'interaction L1, est responsable de l'ouverture indicateur d'une position haute, mais le mot de fin appartient à L2 en 2. Considéré comme un défaut, le silence n'est pas un phénomène fréquent dans la conversation. Cela implique un refus de parler, peu agréable pour l'interlocuteur. Il s'agit d'un silence pur, qui n'est pas accompagné du paraverbal. Un certain nombre d'interprétations peuvent être avancées dans ce cas : une stratégie de domination dans l'interaction homme-femme. Ce recours systématique au silence rend l'interlocuteur épuisé. Il s'agit de l'absence de paroles au début « (Silence.) », « (Grand silence.) », les tours de paroles d'Ève-Marie étant substitués aux bruits « (Klaxon de voiture !) », « (Klaxon !) » vers la fin de la conversation téléphonique. Le silence peut être un symbole de pouvoir ou un symbole de résistance, le signe d'une relation interpersonnelle très forte, le signe d'un malaise ou d'une rupture. Du point de vue graphique, le dialogue n'est pas interrompu par des points de suspension ou des tirets, mais par des remarques mises entre parenthèses visant la sonorité. Dans ce cas, le silence est envisagé comme un acte de langage ayant comme force illocutoire le refus, un silence mentionné et explicité par le texte. Le monde extérieur qui entre dans l'espace interne de l'interaction par le manque de tour de parole de L2 traduit la rupture entre les deux interlocuteurs, et est en opposition totale avec la description faite par Pléthore : « Il y a des champs de fleurs [...] de vastes étendues. » La séquence de clôture appartient à L2 : « Je lui raccrochai au nez. »

Voyons à présent quelles sont les transformations qui apparaissent dans la deuxième conversation téléphonique entre Pléthore et Ève-Marie.

3 (L2) Heureusement le téléphone sonna et j'allai répondre.

4 (L1) — C'est moi, Pléthore. Je te téléphone d'un bateau-mouche sur la Méditerranée. Le sable est rose et la mer d'un or enlumine comme un récit biblique. Je suis entouré de cris d'oiseaux de mer et de croassements de corneilles amoureuses. Je voulais partager cet instant avec toi... Allô, allô, tu m'entends ? Je t'ai laissé une grande plante verte sur le balcon...

(*Ibid.*, 99.)

Cette conversation téléphonique, un face à face distanciel, commence par un adverbe, « heureusement », qui fait le passage entre les gémissements affreux qui venaient de Flora-Flore dont le mari était très agressif, et la sonnerie du téléphone. L'échange ne correspond pas à un format type de l'ouverture d'une conversation téléphonique, il n'y a pas de formule de salutation, il y a seulement une expression identifiante : « C'est moi, Pléthore. » Cette fois-ci L1 n'adresse pas de question à L2 et en conséquence, il ne lui laisse pas de temps pour s'exprimer. Parce qu'il ressent l'insulte du silence qui crée chez L1 un fort sentiment de frustration, c'est vers la fin de la séquence qu'il veut savoir si son interlocuteur l'entend (« Allo, allo, tu m'entends ? »). Le silence est en lui-même déjà perçu comme une menace pour les faces positives des participants. On observe aussi une répétition de la phrase « Je voulais partager cet instant avec toi… » où l'utilisation de l'imparfait marque la durée et la répétitivité, le besoin constant de partager ses sentiments, ses émotions, sa vie avec elle. De nouveau, il y a une contradiction entre le cadre qu'il présente et la phrase : « Je t'ai laissé une grande plante verte sur le balcon… » Il est à remarquer l'alternance entre le silence et la durée et le silence et le mouvement.

Dans leur troisième conversation téléphonique les choses se déroulent très vite, il y a un dynamisme de l'action, une accélération soudaine et tout prend une tournure inattendue.

> **5 (L2)** Au même moment le téléphone sonna, je décrochai.
>
> **6 (L1)** Ève-Marie ? C'est moi. C'est Pléthore. Dans quelques minutes, mon amour, je serai en train de me balancer au bout d'une corde enfoncée dans les chairs rosées de mon cou.
>
> **7 (L2)** Arrête de dire des conneries, vu ? dis-je, folle de rage.
>
> **8 (L1)** Je suis dans une cave. Je t'aime, Ève-Marie.
>
> **9 (L2)** Où ?
>
> Il avait raccroché. Sans prendre le temps d'une respiration, je m'élançai dans la cave.
>
> (AS : 117.)

La séquence ne respecte pas les routines habituelles ; elle débute avec la question de L1 « Ève-Marie ? » à valeur de prise de contact et finit avec « Je t'aime, Ève-Marie », comme formule de clôture. La reprise du mot d'adresse « mon amour » et de l'expression identifiante « C'est moi. C'est Pléthore » est perçue comme une révision de leurs conversations téléphoniques antérieures. Le silence de L2 est bousculé par l'affirmation de L1 : « Dans quelques minutes, mon amour, je serai en train de me balancer au bout d'une corde enfoncée dans les chairs rosées de mon cou », qui provoque une émotion forte à L2. L'utilisation de l'impératif affirmatif (« Arrête de dire des conneries, vu ? dis-je, folle de rage ») exprime l'ordre suivi d'une réaction rapide (« sans prendre le temps d'une respiration »), comme dans un appel de secours.

Cette récapitulation sommaire a le mérite de montrer à quel point la position du silence au sein de la réplique, entre les répliques, au début, au milieu ou à la fin de l'interaction, est fondamentale pour son interprétation. La quantité de silences, leur

longueur ainsi que les personnes dont ils émanent, sont révélatrices des relations interpersonnelles et des rapports de place des interactants. Le silence conversationnel est donc une absence de paroles, mais n'est pas une absence de communication. Il est à noter que le silence défini comme absence de bruit est une des conditions nécessaires au bon fonctionnement des conversations. À côté de ce silence conversationnel, existe le silence psychologique qui fait partie du tempérament de l'individu et qui se manifestera dans les interactions verbales.

Dans la séquence suivante nous distinguons aussi la voix de la femme émergente appartenant à d'autres cultures et religions, et le silence dans le manque de tour de parole de l'homme. « Il y avait foule dans Belleville. Une Arabesse hurlait après son mari et le frappait à coups de feuilles de menthe : "Fous le camp, Mahomet ! Je veux plus te voir." » (*Ibid.*, 73.) Suite à cette analyse, nous pouvons constater une situation renversée dans les interactions hommes-femmes où la voix masculine est rendue au silence, alors que depuis des millénaires, le silence c'était les femmes, elles étaient moins autorisées à parler.

2 Places énonciatives

Cette position énonciative se manifeste discursivement dans la citation suivante :

> Soudain Yasmina, Une Algérienne attifée comme la reine de pique et qui se prenait pour une extralucide, jaillit dans le café en tapant des pieds. « Les pompiers vont pas tarder à arriver, glapit-elle. Bientôt il y aura mort d'homme ! » (*Ibid.*, 76.)

Dans cette situation le sujet se construit une position d'énonciateur. Responsable des opinions émises, il partage cette position en mêlant sa voix à d'autres voix [la polyphonie]. La voix de Yasmina trouve sa force dans les voix des femmes émergentes, le « cortège de négresses » (*id.*). Dans ce cas, le lecteur crée deux places énonciatives selon R. Vion (1996), « l'une par laquelle il joue du rôle, l'autre qui lui permet de se jouer du rôle » (*ibid.*, 8).

Conclusion

Au terme de cette analyse, nous constatons le sens de responsabilité qu'ont les écrivains par rapport à la langue et l'effort constant qu'ils font pour se faire comprendre. Mais davantage, nous relevons que l'image de la femme dans la fiction littéraire des écrivain(e)s francophones change, évolue, se transforme, se créée et se recréée. La prise en compte des cinq modes de positionnement que nous avons analysés, et leurs interrelations constantes, nous permet de reconstruire les stratégies suivies par les sujets. De même, la mise en œuvre de la relation sociale oblige les sujets à passer par une relation interlocutive et à gérer simultanément des places de nature différente. Les relations qu'entretiennent les diverses places permettent de concevoir un modèle dynamique de l'interaction. Le support discursif permet de dégager les traces de ce passage perceptibles à plusieurs niveaux ; celui des échanges des personnages semble bien marquer le passage de pouvoir homme-femme, et la re-création de l'univers culturel africain, ailleurs.

Bibliographie

Beyala, C., *Amours sauvages*, Paris, Éditions Albin Michel S.A., 1999.

Charaudeau, P. , Maingueneau, D., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.

Condei, C., *Noms propres et termes d'adresse nominaux : interprétation discursive des constructions (para)textuelles*, Actes del XXIV Congrés Internacional d'ICOS sobre Ciencies Onomastiques (ICOS). Annex. Seccin 9 : http ://www.gencat.cat/llengua/BTPL/ICOS2011/205.pdf.

Delbart, A.-R., *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs* (1919-2000), Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005.

Maingueneau, D., *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1997.

Kerbrat-Orecchioni, C., *Les interactions verbales*, vol. 1, 2, 3, Paris, Armand Colin, 1990, 1992, 1994.

Kerbrat-Orecchioni, C., *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1999.

Vion, R., « La gestion pluridimensionnelle du dialogue », in Cahiers de linguistique française, n° 17/1995, Actes du Colloque de pragmatique de Genève (15-17 juin 1995), p. 179-203.

Vion, R., « L'analyse des interactions verbales », Les Carnets du Cediscor [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 22 juillet 2009, consulté le 30 septembre 2016 : http ://cediscor.revues.org/349.

Vion, R., « Pour une approche relationnelle des interactions verbales et des discours. » in Langage et société, n° 87, Types, modes et genres de discours, 1999 p. 95-114 ; doi : 10.3406/lsoc.1999.2855.